

de cette butte, du côté de la ville ; et il est invisible du chemin de Ste. Foye.

“ Comme tous les monuments historiques de ce pays doivent intéresser ses habitants, on aurait beaucoup mieux fait d'élever, par une souscription générale, une colonne commémorative des batailles du 13 septembre, 1759 et du 28 avril 1760, digne des deux nations qui se disputaient le Canada. Placée sur la hauteur entre le chemin de St. Louis et celui de Ste. Foye, elle aurait été aperçue de toutes les campagnes environnantes à une grande distance. On aurait ramassé une somme assez considérable pour faire un monument simple, mais imposant, et qui aurait été un embellissement pour ces champs fameux.

“ Les monuments de ce genre passeront à nos enfants, qui se feront sans doute un devoir de bien accueillir tous les signes qui attesteront la bravoure de leurs ancêtres, quelle que soit leur origine. Les Anglais d'aujourd'hui se glorifient autant des exploits de Guillaume-le-Conquérant, de Richard-Cœur de Lion et du Prince Noir que de Marlborough et de Wellington, quoique les premiers fussent de race française et parlassent le français et que les derniers soient de race ou de langue anglaise. L'Angleterre fut ou devint le pays des uns et des autres ; et leur histoire est confondue avec la sienne dont ils sont les héros. Il en doit être de même pour les différentes races d'hommes qui habitent le Canada. Nos petits neveux se glorifieront des exploits de leurs ancêtres et de la bravoure des habitants du pays quelle que soit leur origine ; et ils en revendiqueront l'honneur sans acception de race en présence des nations étrangères.

“ Nous aurions désiré voir figurer la bataille du 28 avril avec celle de l'année précédente, parce qu'elle est la preuve brillante du courage militaire des deux peuples qui se disputaient l'empire de l'Amérique.”

J. A. MALOUIN.

—(Opinion publique.)

Jean Nicolet.

Depuis le mois de juin dernier, les journaux publient, à qui mieux mieux, des articles sur la découverte du Mississippi,—découverte qui a été faite, il y a juste deux cents ans cette année, par le sieur Jolliet, Canadien, et le Père Marquette, né en France.

Une lacune qui n'est pas sans importance existe dans tous ces écrits ; on n'y mentionne aucunement le voyage de Jean Nicolet accompli trente-huit ans avant celui des deux découvreurs en question, tandis que l'on cite l'entreprise de l'Espagnol De Soto qui est pour l'histoire d'une bien moindre valeur que celle de Nicolet.

Aux tard venus les os, dit un proverbe. J'arrive à la dernière heure et, sur la place où plusieurs écrivains de talent ont festiné, je ne trouve plus qu'un plat sortable. Voyons un peu s'il ne serait pas possible d'en tirer parti.

Jean Nicolet fut l'un des plus courageux voyageurs et découvreurs des premiers temps de la colonie. Dans la mesure de ses moyens, c'est à dire grâce à beaucoup de dévouement et à un rare génie d'entreprise, il a fait sa large part de l'œuvre commencée par Jacques Cartier et terminée par Iberville.

Le grand marin de Saint-Malo se faisait gloire de remonter le fleuve qu'il avait découvert et d'arriver aux plateaux intérieurs du continent où il espérait trouver des cours d'eau qui le conduiraient à la Chine et au Japon.

Il dut s'arrêter à Montréal, à cause du saut Saint-Louis. Près de soixante dix ans après Cartier, nous voyons Samuel de Champlain poursuivre la même idée, comme le témoignent ses écrits et ses expéditions.

Vers l'époque de la fondation de Québec (1608) il n'avait pu encore s'avancer au-delà du saut Saint-Louis, mais il tenait toujours à exécuter le projet de pousser une expédition jusqu'à la source du Saint-Laurent.

Lescarbot qui avait été le compagnon de Champlain en Acadie, écrit en 1612 que le grand lac (Ontario) désigné à Champlain par les Sauvages comme donnant naissance au fleuve, devait aboutir de quelque manière à la mer du Sud. Il ajoute : “ la grande rivière de Canada... prend son origine de l'un des lacs qui se rencontrent au fil de son cours, si bien qu'elle a deux cours, l'un en Orient vers la France, l'autre en Occident vers la mer du Sud.” (Lescarbot, p. 93, 551.)

Avant d'avoir eu la connaissance personnelle du Haut-Canada, Champlain pensait comme Jacques Cartier et Lescarbot qu'il suffirait d'un voyage de deux ou trois cents lieues à l'intérieur des terres pour atteindre la Chine. Une rivière de la Virginie passa aussi pendant un certain temps pour avoir sa source près du Japon. On crut ensuite que l'Ohio et le Mississippi conduirait à la mer du Sud.

Parlant de l'ardeur que Champlain met aux découvertes, Lescarbot écrit encore : “ Il nous promet de ne cesser jamais qu'il n'ait pénétré jusqu'à la mer Occidentale, ou celle du Nord, pour ouvrir le chemin de la Chine, en vain par tant de gens recherché. Quant à la mer Occidentale, je crois qu'au bout du grandissime lac qui est bien loin outre celui (l'Ontario) dont nous parlons en ce chapitre, il se trouvera quelque grande rivière laquelle se déchargera dans icelui, ou en sortira (comme celle de Canada) pour s'aller rendre en icelle mer.” (Lescarbot, p. 633.)

Le même écrivain, qui était poète à ses heures, nous a laissé, dans les *Muses de la Nouvelle-France*, un sonnet qui mérite d'être plus répandu qu'il ne l'est : écoutons le :

AU SIEUR DE CHAMPLAIN,

géographe du roy.

Un roi Numidion poussé d'un beau désir
Fit jadis rechercher la source de ce fleuve
Qui le peuple d'Égypte et de Libye abreuve,
Prenant en son pourtrait son unique plaisir.

Champlain, ja de longtemps je vois que ton loisir,
S'employe obstinément et sans aucune treuve
A rechercher les flots qui de la Terre-neuve
Viennent, après maints sauts, les rivages saisir.

Que si tu viens à chef de ta belle entreprise,
On ne peut estimer combien de gloire un jour
Acquerras à ton nom que dès ja chacun prise.
Car d'un fleuve infini tu cherches l'origine,
Afin qu'à l'avenir y faisant ton séjour
Tu nous fasse par là parvenir à la Chine.

En 1873, deux cent soixante-et-un an après, nous ne sommes pas encore rendus à la Chine.

A quand la première locomotive du Pacifique Canadien ?

C'est en 1615 que Champlain réussit à s'embarquer pour l'Ouest, mais déjà il avait renoncé à remonter le Saint-Laurent et il avait plus d'espoir d'arriver à la baie d'Hudson qu'au Pacifique.

Il prit la voie de la rivière dite des Algonquins (l'Ontario) et fut conduit successivement par ses guides sauvages jusqu'à l'île des Allumettes, au lac Nipissingue, à la baie Georgienne, au lac Simcoe, au lac Ontario qu'il traversa, puis sur le territoire de l'Etat de New York. Ce n'était là ni la route du nord, ni celle de l'ouest ; cependant, le fondateur de Québec en vit assez pour comprendre qu'il avait devant lui un pays immense à donner à son roi dès l'instant où il pourrait le parcourir et y faire connaître son nom.